L’homme de tout temps, a voulu savoir ce qu’il se cachait derrière la mort. Existe-il un autre monde ? Un enfer, un paradis ? Nos âmes divagueraient-elles dans un univers parfait ? Oui, ces questions sont, et resteront, un grand mystère pour tous. Et notre avenir, celui de mourir, est inévitable. Nos corps restent sur terres, mais, que deviennent nos âmes ? Moi, je le savais.

**- I -**

J’ouvrais lentement les yeux. Je voyais tellement flou, qu’il m’était impossible de dire dans quel endroit j’étais. Un « bip » me persécutait sans cesse les oreilles. Je crois que c’était la seule chose que j’arrivais à entendre normalement. Mon corps, mes bras, mes jambes, mes mains, mes pieds, tous mes membres semblaient être liquides, comme si plus rien ne m’appartenait. Je ressentais près de moi, comme une présence. Quelqu’un, qui veillait sur moi, comme une mère veille sur son enfant. Ce sentiment disparut instantanément lorsqu’une femme courut précipitamment vers moi. Elle cria :

* Docteur ! Elle se réveille ! C’est un miracle !

Je pris une grande inspiration. Je sentais l’air qui passait de mon nez, à mes poumons, et vice versa. Je ne sais pas comment exprimer cette sensation de bien-être total. La sensation de vivre. Petit à petit, mes sens me revenaient. Bien que mes paupières soient bien trop lourdent pour pouvoir analyser dans quel situation j’étais, mes oreilles, elles, entendaient de mieux en mieux. Un homme, suivit de deux autres femmes entraient à leurs tours dans la pièce.

* Faites-moi un diagnostic complet de son état de santé, en priorité les analyses sanguines et urinaires.

Je refermais les yeux. Seul le vacarme de la machine à mes côtés me perturbait. Les trois jeunes femmes qui semblaient êtres des infirmières, partirent au pas de course. L’homme, quant à lui, s’installa près de moi, et me pris délicatement la main droite. Il se racla la gorge, et dis calmement :

* Vous êtes en sécurité, au Yuma Regional Medical Center. Je suis votre médecin traitant, Docteur Christopher Mallard. Si vous m’entendez, serrez votre main.

J’aurais aimé faire ce qu’il me disait. Mais mes muscles refusaient d’obéir. Mes doigts semblaient peser des centaines de kilos, il m’était impossible de les bouger. Il soupira, et me toucha le front.

* Ne vous en faites pas, on va s’occuper de vous.

Les infirmières revenaient, tirant un chariot plein d’outils médicaux. J’inspirais encore profondément. Et fermais les yeux.

Je ne saurais dire combien de jours j’étais restée dans cet état de somnolence extrême. Pourtant, j’entendais tout clairement : mes résultats étaient bons. J’allais me remettre sur pied en peu de temps. Mais plus les jours passèrent, et plus les médecins se souciaient à propos de mon état. Chaque matin, l’homme prenait ma main, et me disait calmement la même chose, continuellement pendant une minute.

* Mademoiselle, vous m’entendez ? Si vous m’entendez, serrez ma main.

Et chaque jour, je tentais de faire bouger mes doigts, avec rage. Mais rien ne changeait. Même mes paupières, refusaient de s’ouvrir. Cet esprit de béatitude s’effaçait de jour en jour. J’avais envie de crier, d’hurler, de courir, de me battre, mais rien ne changeait. Jusqu’à ce jour.

Une journée totalement banale. L’infirmière passa me vider la vessie, et un peu plus tard, me fit manger mon petit déjeuner par un tuyau enfoncé profondément dans ma gorge. Après ça, le docteur s’installa près de moi, et pris ma main, presque avec ennui.

* Mademoiselle, vous m’entendez ? Si vous m’entendez, serrez ma main.

Moi-même, j’avais laissé tomber. Dans une minute, il partira, et je resterais seule, sans savoir si je dors, ou si je suis réveillée. Mais quelque chose changea. Je senti près de moi, une présence. Elle me fixait, j’en étais certaine. Elle me réchauffait le cœur, elle semblait crier : «  Va y, tu peux le faire, j’ai confiance en toi. » Alors, l’impossible se produisit. Dans un effort qui me semblait surhumain, je lui serrais la main. Il resta muet pendant un instant, puis eu un petit rire, heureux.

* C’est bien. Alors, écoutez-moi attentivement : je vais vous poser des questions. Serrez ma main une fois pour répondre «  oui », et deux fois pour répondre « non ». Vous avez compris ?

Un espoir naissait en moi. Je serais sa main une fois.

* Super. Tout d’abord, est-ce que vous avez mal quelque part ?

Je soupirais intérieurement. Non, puisque je ne sens plus aucun de mes membres, à part ma main qui s’est remise miraculeusement à bouger. Je serais sa main deux fois.

* D’accord. Sachez qu’aucun de vos organes ont été gravement endommagé. Vous allez vous en sortir vivante. Est-ce que vous vous souvenez ce que qu’il vous est arrivé ?

De toute façon, morte ou vivante, ça ne changeait pas grand-chose. J’étais clouée au lit. Mais, pour quel raison déjà ? Je cherchais dans ma mémoire. Quel mémoire ? Je fus un instant horrifié. La seule chose dont je me souvienne, c’est l’image flou d’un visage, mais encore. Mais ensuite, plus rien. Je serais deux fois sa main.

* Ok. Ne vous en faites pas, cela va vous revenir petit à petit. Vous étiez dans le coma depuis plusieurs mois, alors cette réaction est tout à fait normale. Vous vous souvenez de votre prénom ?

Plusieurs mois ? Comment ça ? Une boule se créa dans mon estomac. Qui suis-je ? Une multitude de prénom me vinrent à l’esprit. Kimberley, Alysson, Brenda, Cameron, Carly, Elie… Tous ces prénoms m’étaient étrangement familiers. Mais aucun se semblaient être réellement le mien. Je serais sa main deux fois encore. Il soupira.

* Ça va être plus compliqué que ce que je croyais… Vous avez de la famille ? Des proches qu’on pourrait appeler pour vous ?

Il y a bien ce visage… Mais je ne savais même pas si ce n’était pas le mien, ou celui de quelqu’un d’autre. Encore une fois, et avec regret, je serais sa main deux fois. Il haussa les épaules.

* D’accord. Peut-être que vous vous rappellerez mieux dans quelque jours. Mais pour cela, il faut que vous fassiez des efforts, comme aujourd’hui. C’est très bien ce que vous avez fait, cela va nous permettre d’avancer dans nos recherches, et ainsi, on pourra recoller les morceaux du puzzle, ensemble.

Ses paroles étaient réconfortantes. Je me sentais en sécurité, protégée. Lorsqu’il lâcha ma main, mes lèvres bougèrent lentement : je souris. J’étais tellement heureuse d’avoir fait cet effort qu’il me tardait avec impatience le lendemain pour pouvoir encore m’améliorer.

Durant toute la journée qui suivit, je m’entrainais à faire bouger mes doigts, des deux mains. Puis mes orteils, mais avec difficulté. En fin de journée, j’arrivais même à ouvrir les yeux, même si un brouillard omniprésent m’empêchait de regarder le plafond. Finalement, je m’endormie, épuisée, mais avec l’agréable sensation d’avoir accompli des exploits.

**- II -**

Dans les jours qui suivirent, le Dr Mallard me posa une tonne de question pour lesquelles, je n’avais aucune réponse. Je commençais sérieusement à penser à ma vie d’avant, si j’en avais une. N’avais-je donc pas de famille ? Pas d’amis ? Pas de maison ? Tout cela, je le saurais bien un jour, tôt ou tard. Des mois d’efforts ont passés, et je voyais enfin clair. J’arrivais à peu près à parler et je savais manger toute seule, bien qu’il faille qu’on m’aide pour aller au petit coin. Je passais mes journées à parler aux infirmières, à discuter de leur vie. Elles venaient me voir à tours de rôles lorsque je savais tout de leur vie. Les gens à l’hôpital, étaient un peu devenus comme ma famille. Presque tout le monde me connaissait. On m’appelait « Mini-Julia » car je regardais sans arrêt le film « Pretty Woman » dans la salle de télévision lorsque que j’en avais l’occasion. Il y avait au rez-de-chaussée, le service de l’enfance malade, que je venais souvent rendre visite en fauteuil roulant avec le Dr Mallard pour jouer avec eux. Au second, il y avait les grands brulés, et les femmes enceintes. Bien que les brulés ne fussent pas trop mes amis, les femmes enceintes, en revanche, l’étaient. Elles étaient toutes dotées d’une douceur infinie, les hormones je présume. Et, enfin, au dernier étage, il y avait les « cas désespéré » comme on le disait souvent entre nous. C’était l’étage des maladies incurables, des cancers en phases terminales, des cœurs fatigués. Ces gens-là savaient qu’ils allaient mourir. Pourtant, ils continuaient à sourire, à s’accrocher à la vie. Rare sont ceux, qui ont eu la chance de quitter l’hôpital vivant. Quant à moi, ma situation ne changeait pas. Dr Mallard aura beau remuer ciel et terre, j’en étais sure, il ne trouvera rien sur moi. Moi-même, je ne savais même pas comment je m’appelais, et jusqu’à présent, cela ne m’avait pas déranger. Mais lorsque je prenais du recul, et que je regardais la petite fourmilière qu’est le Yuma Regional Medical Center, je me demandais où était ma vrai place. Un soir, alors que Dr Mallard m’avait soigneusement arrangé la couverture de mon lit, je dis tout bas :

* Christopher…
* Oui ?
* Non, rien.

Il sourit.

* Tu as l’air tourmentée. Parles moi, tu sais que tu peux tout me dire.
* Je voudrais savoir… Comment vous m’avez trouvée. Enfin je veux dire, j’étais seule ? Et où j’étais ? Comment je me suis retrouvée ici ?

Son sourire s’effaça progressivement. Il s’asseyait sur mon lit en soupirant lentement.

* Il fallait bien qu’un jour, on aborde le sujet… Hum, alors, comment t’expliquer ma petite Julia… C’était le 3 Juillet 2013, je m’en souviens parfaitement puisque c’était l’anniversaire de ma fille. Les ambulanciers m’avaient appelé d’urgence car ils avaient trouvés une jeune fille en bas d’une falaise. Tu avais reçu une balle dans l’épaule et une autre dans la jambe. C’était un véritable miracle que tu aies survécu à une chute de 35 mètres.

Mon estomac se noua.

* Comment ça se fait ? Quelque chose a ralenti ma chute ? Et, qui me voulait du mal ?
* Apparemment, non. Tu es tombée comme ça, en chute libre. Et, ces balles provenait d’une arme spécialement conçue pour la chasse, sauf que, à l’endroit où on t’a trouvé, il n’y a aucun animal à chasser. Les policiers ont ouvert une enquête, mais l’affaire a été close pour manque de preuve.

J’avalais nerveusement ma salive.

* Alors… J’étais bien la cible de ces balles ?

Il soupira. J’étais certaine qu’il ne me disait pas toute la vérité. Et dans un sens, je ne voulais pas en savoir plus. Enfin, pas pour le moment.

* On ne sait pas trop en réalité. C’est peut être une balle perdue… Comme je te l’ai dit, on manque de preuve. Bon princesse, il est temps d’aller dormir !

Je soupirais et m’installais sur mon oreiller. Avant qu’il ne s’en aille, je dis tout bas :

* Christopher, si j’étais en danger, tu me le dirais, n’es-ce pas ?

Il se retourna, et dis calmement :

* Bien sûr trésor. Maintenant dors.

Il s’en alla, et éteignit la lumière. Je crois bien que je venais de découvrir la première pièce du puzzle de ma vie : ma mort. Enfin plutôt, le frôlement de la mort. Même Dr Mallard ne comprenait pas comment j’avais pu survivre. Je dois avoir une bonne étoile au-dessus de ma tête. Malgré les circonstances, cette idée me fait rire. Vu mon état actuel, je crois que j’aurais préféré mourir.

Il devait être 3heures du matin. La fenêtre s’était ouverte. Le vent frais faisait voler gracieusement les rideaux blancs. Une odeur agréable me vint au nez. J’ouvris les yeux, et me redressais. En face de mon lit, se tenait une personne. Etrangement, je n’avais pas peur, au contraire, je voulais prendre cette personne dans mes bras. La silhouette avança, et, je pus voir son visage grâce aux fins rayons lunaires qui passaient à travers ma fenêtre. C’était un jeune homme. Il était brun, et un peu mate de peau. Ses yeux tendres et à la fois bouleversés, me fendirent le cœur. Ce visage… C’est le seul souvenir qui me reste de mon ancienne vie. Il s’avança vers moi, et tendis sa main vers mon visage. Alors qu’il allait frôler ma peau, je me réveillais en sursaut.

Je regardais partout autour de moi, mais, ce n’était qu’un rêve. C’était la première fois depuis que j’étais ici. C’est étrange. Ce visage, j’étais sure de l’avoir vu quelque part. C’est un visage que je ne pourrais jamais oublier.

Le lendemain, je racontais mon rêve au Dr Mallard. Dès que j’eus fini de lui raconter les moindres détails, il semblait perplexe.

* Tu sais, parfois, il arrive que des personnes amnésiques se souviennent de leur passé par des rêves.
* Christopher, il ne s’agissait pas d’un évènement du passé ! Il est venu dans cette chambre ! Et tout me semblait tellement réel…
* Hum… Je vais appeler la police pour faire une recherche sur cet homme. Tu crois que tu serais capable de le décrire pour faire un portrait-robot ?

Je souris.

* J’en serais bien plus que capable…
* Peut-être qu’il a un casier judiciaire, et grâce à ça on pourra le localiser.

Je fis les gros yeux.

* Non, à mon avis ce n’est pas un délinquant.
* Qu’est –ce qui te fait dire ça ?
* Tu aurais vu son regard… Fragile, et tendre à la fois… Ce garçon ne peut pas avoir commis de crime, j’en suis sure.
* Oui, peut-être. Mais avant de savoir la vérité, tu n’aurais jamais deviné que tu avais fait une chute de 35 mètres. Pourtant, tu es encore là.

Sur ce coup-là, je restais muette. Même si je savais au fond de moi que j’avais raison. Puis, une idée me vint à l’esprit :

* Et moi, j’ai un casier judiciaire ?
* Non, bien sûr que non ma petite Julia, dit-il, horrifié. Tu n’existes nulle part.

La fin de sa phrase se dégrada. Je fronçais les sourcils.

* Tu en es sur ?

Il soupira longtemps, et se leva. Il croisa les bras sur sa poitrine.

* Quand tu es arrivée ici, la C.I.A à chercher à te voir. Quand on leur a dit que tes chances de survie étaient minimes, ils sont repartis.
* Mais… Ils me voulaient quoi ?
* Je ne sais pas, soupira-t-il. Tu gardes ça pour toi, mais ils semblaient plutôt satisfaits de te savoir morte.

Mon cerveau ne cessait de réfléchir, d’essayer de recoller les morceaux. Maintenant, lorsque je regardais le Dr Mallard dans les yeux, il semblait n’avoir plus rien à cacher. Je savais qu’il voulait connaitre la vérité autant que moi.

* Bon, on reprend depuis le début, dis-je calmement. Les ambulanciers m’ont trouvée au fond d’un précipice de 35 mètres avec deux balles dans le corps. Ces deux balles ont peut-être été tirées par un chasseur. A l’hôpital, des agents de la C.I.A sont venu me rendre visite, mais comme mes chances de survies étaient très faibles, alors ils sont repartis. Christopher, tu crois que c’est la C.I.A qui veut me tuer ?

Le Dr Mallard me fit les gros yeux.

* Mon travail est d’assurer ta survie et ta sécurité. Je ne peux pas me mêler des affaires de la C.I.A, désolé princesse.

Il me tourna froidement le dos et parti. Je soupirais. De toute façon, on n’avait aucune preuve que c’était eux, les criminels. Peut-être alors que c’était ce jeune homme, dont le visage m’est si familier ? Non, c’était impossible. Je le voyais bien, je le sentais. Au plus profond de moi, je savais que ce garçon n’était pas lié aux affaires de la C.I.A.

**- III -**

Durant les journées qui passèrent, Dr Mallard et moi n’étions plus aussi proche qu’avant. Je restais seule dans ma chambre, allongée sur mon lit, incapable de me déplacer sans une aide quelconque. Et, chaque nuit, en fermant les yeux, je voyais le visage de ce garçon, à la beauté fougue et aux yeux tristes. Et puis un jour, alors que je rêvassais sur mon lit d’hôpital, j’avais ressenti une présence. Au début, j’avais cru que c’était une infirmière. Mais quand j’eusse tourné la tête, personne n’était là. Je plissais les yeux.

* Heu… Si c’est une blague Christopher ce n’est pas drôle.

Un frisson s’empara de moi. Oui, il y avait quelque chose dans cette pièce. Sans plus hésiter, j’appuyais sur le bouton rouge placé sur ma gauche pour appeler une infirmière. Mais comme par hasard, au même moment, une coupure d’électricité plongea l’hôpital dans le noir. Il ne fallut que quelque seconde pour que le générateur de secours soit activé, mais étrangement, à ce moment, je me dis qu’il ne fallait pas que j’actionne ce bouton. La chose semblait être inoffensive. Je me raclais la gorge, pourtant pas très sure de moi :

* Qui est là ?

La chose resta à mes côtés, puis s’en alla lentement. Je me redressais vers l’avant, en tendant le bras, comme si je voulais attraper quelque chose d’invisible.

* Hé, attend ! Ne pars pas.

Trop tard. Soudain, je me sentais de nouveau seule, abandonnée. Mais quel est donc cette sensation ? Je me souviens maintenant, que cette… « Présence » était là lors de ma sortie de coma. Elle était encore là lorsque je devais me mettre à bouger la main pour répondre aux questions de Dr Mallard. Je me recouchais dans mon lit, tourmentée. Pourquoi cette chose semble veiller sur moi ? Ou bien, est-ce une sensation imaginée par mon cerveau, pour me sentir moins seule ? Je soupirais. Il fallait vraiment que j’en apprenne plus. Pas que sur cette présence. Mais aussi sur ma vie d’autrefois. Savoir si j’avais des amis, de la famille sur qui compter. Mais avant, il fallait que je puisse me déplacer seule, sans assistance. Car oui, depuis mon réveil, mes jambes refusaient de m’obéir, me réduisant en fauteuil roulant. Je ne pouvais même pas aller aux toilettes seule. Et dieu seul sait à quel point c’est humiliant quand quelqu’un doit vous tenir le papier toilette lors de la grosse commission. Je plissais les yeux. Il fallait que je me lève, que je réussisse à bouger toute seule. Je me tournais sur le coté, en prenant mes jambes entre mes mains, tour à tour, afin que mes pieds touchent le sol. Encore une fois, il fallait que je fasse un effort monstre. Et peut-être que cela n’allait pas suffire. Je me concentrais au plus profond de mon âme, en regardant mes pieds.

* Bouge ces orteils, dis-je à moi-même. Bon dieu ce n’est pas sorcier !

Je fixais mes pieds, le cœur battant. Allé. Il fallait qu’ils bougent. Au moins ça ! Mais il n’y avait rien à faire. Ma tête commençait à tourner. Je regardais autour de moi, et soupirais.

* Bon, c’est le moment d’avoir un coup de pouce là, dis-je avant d’avoir un long soupir désespéré. Ma fille, tu parles dans le vide et tu espères avoir une réponse ?

J’ai eu un rire stupide jusqu’au moment où mon cœur se figea. Je regardais vers le sol. J’avais les orteils levés. Je ne les sentais absolument pas, mais ils étaient bien au garde à vous, là, sous mon regard ébahit.

* Oh la vache ! m’esclaffais-je en riant.

Et, lentement, je pris le contrôle de ces petits bouts de moi. Juste de mes orteils. Mais cela me faisait un bien fou de savoir que mes jambes n’étaient pas totalement perdues.

Avec l’effort qu’il me restait, je repris mes jambes entres mes mains afin de les ranger sous la couverture. Je fixais mon plafond, et je sentis une petite larme de joie qui coulait le long de ma joue.

* Merci, murmurais-je, avant de m’endormir paisiblement.

Le lendemain matin, alors que tout se déroulait normalement ; petit-déjeuner, lavage et tout le tralala, je sortis avec mon infirmière comme à mon habitude, rendre visite aux patients de l’hôpital. Et, je me rendis compte avec surprise, que, en passant dans le couloir réservé aux adolescents, une nouvelle pensionnaire occupait une chambre qui venait de se libérer.

* Qui c’est demandais-je à Murielle, mon infirmière.
* Oh, cette jeune fille est arrivée hier soir. Elle est arrivée depuis le service des ambulances. Tu veux qu’on aille lui parler ?
* Non, je ne préfère pas.
* Pourquoi ça ? Elle va bien je te rassure, elle a juste passé une mauvaise soirée, elle pourra s’en aller dans peu de temps.
* C’est juste que…

Je regardais autour de moi. Quelle bonne excuse je pouvais inventer ?

* … Que je dois aller prendre des nouvelles de Patricia, au service des grands brulés.
* Elle est sortie depuis une semaine déjà, me fit remarquer Murielle.
* Ah bon ?, répondis-je en rougissant, gênée. Personne ne m’en a informé ?
* Arrête ton cinéma, tu le savais très bien. Allé, file voir cette petite. Elle doit être apeuré toute seule ici et, après tout, c’est un peu devenu ton travail d’aller voir les gens, non Julia ?

Elle me sourit tendrement avant de pousser mon fauteuil jusqu’à devant sa porte. Ah, j’avais horreur de ça. La plupart des gens qui sont ici sont malade ou ont vécu des chutes, des brûlures ou même des intoxications alimentaires graves. Et personnellement, ça ne me gêne pas plus que moi. Mais souvent, les adolescents qui viennent ici, avaient comme but d’en finir avec leur vie. Des suicides ratés. Une chute trop courte finalement, une corde pas assez serrée ou bien des somnifères pas assez puissants. Et tout ça pour des histoires de cœurs qui tournent mal. J’avalais nerveusement ma salive. Des gens de mon âges veulent se tuer alors que moi, je donnerais tout ce que j’ai pour pouvoir enfin vivre comme tout le monde. C’est injuste.

Je toquais à la porte de la jeune fille, qui me regardait avec un air surpris. Je m’avançais doucement en me raclant la gorge.

* Salut, hum, j’ai vu que tu étais nouvelle alors je me demandais si tu voulais avoir un peu de compagnie.
* Oh, c’est trop mignon, dit-elle en souriant à pleine dents, mais d’une petite voix tout de même. Je m’appelle Laurie.

Laurie se redressa, comme pour mieux examiner de phénomène de foire qu’elle avait en face d’elle. Elle était très pâle, mais néanmoins assez mignonne. Elle avait des petites joues de hamster qui la rendait encore plus gamine. Voyant que je restais sans voix, elle fronça les sourcils.

* Et toi, c’est quoi ton prénom ?
* Oh, euh… Ici on m’appelle Julia.
* Pourquoi, ailleurs on t’appelle comment ?
* Hum, je ne sais pas. Je fais partie du secteur des amnésiques, j’ai perdu la mémoire après une chute.

Elle fronça les sourcils, comme si elle était désolée pour moi.

* Oh, mais, il ne faut pas s’en faire hein, j’adore ma vie ici.
* Moi je déteste l’hôpital, et pourtant, j’y vais bien plus souvent que j’en ai envie.

Je m’approchais lentement d’elle, en penchant la tête sur le côté.

* Tu es malade ? dis-je d’une petite voix.

Elle rigola.

* C’est parce que je suis blanche que tu dis ça ? Non, je n’ai pas de maladie grave. Sauf si tu appelles tes amis « Tétanos » et « Sida ».

Je lui fis les gros yeux.

* C’est à cause de tes amis que tu es clouée au lit ? Moi je n’appelle pas ça des amis.
* Non, encore une fois tu te trompes, dit-elle en souriant à pleine dents. Comme chaque fin de semaine, on fait des soirées tous ensemble. Je suppose que si je suis ici c’est que j’ai dû boire plus que d’habitude.

Quand elle a commencé à rire, j’ai rigolé avec elle. Et si, dans ma vie d’avant, je faisais des « soirées » moi aussi, avec mes amis ? Cette simple pensée me rendait heureuse. Pour la première fois, je pouvais enfin discuter avec une fille de mon âge, sans gêne, et sans être surveillée.

* Dit, comment tu es tombée ? Enfin je veux dire, si ce n’est pas trop indiscret bien sur…
* Oh, ne t’en fais pas pour ça tu sais, je ne m’en souviens absolument de rien donc ça risque pas de me brusquer. Mon médecin dit que j’ai surement été comparée par erreur avec du gibier, et que, dans ma fuite, je suis tombée dans un précipice.
* Oh mon dieu c’est horrible ! souffla-t-elle. Le chasseur est en prison j’espère ?
* Eh bien non, on ne l’a jamais retrouvé.
* C’est étonnant…

Nous restâmes perplexe l’espace d’une seconde. Puis, elle me regarda en souriant.

* Bref, on s’en fou. Tu ne te souviens vraiment plus de rien alors ? C’est vraiment étrange. Ta famille doit s’arracher les cheveux pour que tu te rappelles de ta vie passée.
* Je ne sais même pas si j’en ai une.

Laurie me regardait avec stupeur.

* Mais depuis combien de temps tu es ici, à l’hosto ?
* Je ne sais pas trop… Hum, je dirais 6 mois.
* 6 mois ! criait-elle, épatée. Oh putain ! Moi j’aurais pété un plomb si j’étais restée enfermée ici aussi longtemps ! Rassure moi, t’as déjà fait le mur ?

Sa réaction me fit rire.

* Etant donné que je suis au dernier étage et de plus en fauteuil roulant, je ne l’ai jamais fait non.

Et je n’y avais même pas pensé. Mais bon, ça, je le gardais pour moi.

* Ma pauvre chérie. Tu sais, moi, je me casse presque toute les nuits de chez moi pour aller rejoindre mon petit copain, Nicolas.

Je souris.

* Tu as un copain ?
* Ouais, le meilleur du monde. Tu vois, j’ai fait plusieurs choses dans ma vie dont je ne suis pas très fière, mais ce mec-là, je l’aime vraiment tu vois. Peut-être que tu en avais un toi aussi…

Je souris doucement, détournant les yeux à sa remarque.

* Je me souviens que d’une chose : c’est un garçon.
* Oh, c’est vrai ?
* Ouaip. Mais je ne sais rien de lui. Je ne sais pas si c’est mon frère, mon cousin, mon meilleur ami, ou même une simple connaissance. Mais ce qui est sûr c’est que, ce garçon existe vraiment, et je l’ai connu auparavant. J’aimerais vraiment découvrir qui il est.

Elle fronça les sourcils, intriguée.

* Et tu en as parlé à ton médecin ?
* Ouais. Il a fait ce qu’il a pu mais il n’a pas trouvé qui c’était.
* Je suis sûre qu’il ne te dit pas toute la vérité.

Cette fois ci, sa réaction ne m’amusait pas du tout.

* Christopher est un bon médecin. Il prend soin de moi, et… On est devenu très proche.
* Tu couches avec ton médecin ? S’écria-elle alors.
* Non ! Non, bien sûr que non !
* Tu appelles ton docteur par son prénom, et en plus tu dis que vous êtes proches… Excuse-moi si je me pose des questions.

Elle me fit un petit sourire avant de bâiller. Elle avait surement sommeil. Je m’attendais à ce qu’elle me dise qu’elle était fatiguée, mais sa phrase me surpris grandement.

* T’as pas des clopes toi par hasard ?
* Euh, non, fis-je, confuse. Je… Je ne fume pas. Et, on n’a pas le droit de fumer dans l’hôpital.
* T’inquiète ma poule, j’allais pas fumer ici.

Il eut un blanc d’environs 5 secondes. 5 secondes qui permirent à mon cerveau de comprendre qu’elle allait surement devoir s’échapper en douce pour pouvoir aller fumer.

* Tu vas faire le mur ? chuchotais-je, comme si je venais de faire une bêtise.
* Ouais. Normalement, ils me gardent encore ce soir, histoire de me purger le ventre et tout, mais sérieusement, j’en ai déjà marre. Je ne sais pas comment tu fais pour rester ici.

Soudain, la jeune fille eut une illumination. Je pus même voir une étincelle à travers ses beaux yeux verts.

* Hé ! J’ai une idée ! Tu vas venir avec moi.
* Hein ? Répondis-je, brusquée.
* Ouais ! Ca fait bien 6 mois que tu es enfermée ici non ? Alors on va sortir.

Sur le coup, sa proposition était terrifiante, mais à la fois alléchante. Mais une dure réalité me fit remettre les pieds sur terre.

* Je ne peux pas… Je suis en fauteuil roulant Laurie.
* Et alors ? Je viens te chercher, il faut juste que tu me dises ton numéro de chambre.

Je souris lentement touchée par sa proposition. Elle était vraiment adorable.

* T’es sure ?, demandais-je, craintive.
* Mais oui t’en fais pas poulette ! Ça sera fastoche.

Elle me fit un petit clin d’œil rassurant, et me prit la main. Son regard était tellement doux, qu’on aurait pu confondre Laurie à une petite fille. Alors que ce n’était absolument plus une enfant. On avait eu juste le temps de partager quelques informations supplémentaires sur notre petite virée nocturne, avant que l’infirmière vienne me chercher.

**- IV -**

Le soir même, après que l’infirmière m’ai confortablement installée dans mon lit d’hôpital, je me mis à fixer l’horloge fixée contre le mur d’en face. Laurie m’a dit qu’elle viendrait me chercher vers 8h30. Donc, elle n’allait pas tarder.

Seulement quelques minutes après le départ de l’infirmière, j’entendis la porte de ma chambre s’ouvrir en un léger grincement.

* C’est moi, chuchota-elle doucement. Tu es prête ?

Elle marqua une pause face à mon long silence.

* Ah oui, c’est vrai, reprit-elle, confuse. Où il est ton fauteuil ?
* Dans le placard derrière toi, lui indiquais-je avec un signe de main.

La jeune fille sorti avec peine le siège sur-mesure du placard, et mit à peu près 15 longues minutes avant d’arriver à le déplier correctement. Si vous saviez à quel point c’était drôle de la voir se débattre avec mon fauteuil. Le plus drôle encore, c’est que, pour chacun de nos rires, il fallait constamment l’étouffer afin de ne pas se faire prendre par les infirmières. Le plus dur pour Laurie, c’était de me placer correctement sur le fauteuil. Ce n’était pas une mince affaire.

Une fois prêtes, nous commencions notre « mission exfiltration », comme nous l’avions appelé. Cela me faisait penser à un vieux film d’agent secret, où les experts essayent de ne pas se faire remarquer par les méchants. Mais avec une paraplégique dans les pattes, la pauvre petite Laurie n’arrivait pas à être discrète. Et cela était encore plus comique.

Finalement, après d’innombrables minutes à esquiver les infirmières et les patients, Laurie nous fit sortir par une porte que je ne connaissais pas. Habituellement, c’était par-là que passait la nourriture pour l’hôpital. Mais jamais personne ne surveille les allées retour à 9heures du soir.

C’est ainsi que je découvris pour la première fois, l’extérieur. Il faisait frais, même si Laurie avait pris le soin de me prendre une couverture pour me couvrir. Le vent soufflait doucement, délicatement. On aurait dit qu’il me caressait tendrement, afin de découvrir ce nouveau visage qui n’a jamais mis les pieds dehors. Enfin, façon de parler.

* Cool, on a enfin réussi à sortir finalement, me dit-elle avec un grand sourire.
* Tu as l’air de connaître cet hôpital comme ta poche en tout cas…

Elle baissa la tête un instant. Elle semblait hésiter à me révéler un secret.

* Eh bien, tu sais… Je venais souvent ici auparavant, commença-t-elle. J’ai toujours eu une phobie des personnes obèses, enrobées. Je me suis juré de ne jamais leur ressembler et pour ça, j’ai perdu 10 kilos de mon poids normal.

Je fronçais les sourcils, compréhensive.

* C’est donc pour ça que tu es souvent venue ici…
* Oui. A cause de mon anorexie, j’ai souvent eu des pertes de connaissances. Mes amis et ma famille essayaient de me soutenir, mais dans ma tête, c’était clair : je ne voulais pas ressembler à une baleine. Alors, ils m’ont envoyés ici, en soins intensifs durant 8 mois. J’ai appris à remanger équilibré, et prendre des parts un peu plus importantes. Mais 8 mois enfermés, ça ce n’est pas pour moi. C’est pour ça que je connais toutes les sorties de secours par cœur. Parce que je l’ai est déjà toutes essayées.
* Mais ça ne t’empêche pas de venir ici quand même, à cause de l’excès d’alcool, lui répondis-je en un sourire.

Elle émit un rire doux et agréable à entendre, comme une mélodie fragilement tapée contre les cordes d’un piano.

* Ouais. C’est d’ailleurs en sortant de cet endroit que j’ai commencé à fumer et boire.
* Oh… Je vois.

Suite à cela, il y eu un petit silence, dans lequel je pouvais profiter de l’extérieur. Profiter de la fraicheur de la nuit, et des derniers chants d’oiseaux. Certes, je les entends par-delà ma fenêtre, mais évidemment ce n’est pas la même sensation.

* Et toi, je suppose que tu ne te souviens plus si tu fumais avant ?, me dit-elle en un sourire.
* Hum, non. Je ne me souviens de rien.

Je soupirais. C’était vraiment horrible de n’avoir aucun souvenir. Qui suis-je réellement ? Voyant ma mine un peu boudeuse, Laurie eut alors une idée qui allait tout changer.

* Pourquoi t’as pas regardé dans ton dossier ?
* Mon dossier ?
* Ben oui, ton dossier médical ! Tous les patients ont en un. Dedans, il y a tout ce qu’ils savent sur toi, et notamment ton passé psychologique. Ça leur sert à savoir… Euh, si tu es instable psychologiquement. Enfin je crois.

Je fronçais les sourcils, perplexe.

* Mais… Christopher ne m’en a jamais parlé…
* Sérieux ? Il doit y avoir un problème alors…

Je croisais les bras près de ma poitrine. Le léger vent que je trouvais frais devint soudainement glacial.

* Bon, ben il te reste plus qu’une chose à faire ! déclara-elle.
* Quoi donc ?
* Chercher ton foutu dossier médical, et fouiner dedans.

Mon cœur s’emballa.

* Mais c’est du domaine médical ! On n’a pas le droit de regarder dedans.
* Et alors ? S’ils te cachent un truc ici, tu n’es pas en sécurité.

Ses paroles me glacèrent le sang. Si je n’étais pas en sécurité ici, alors, où le serais-je ?

* Cet hôpital est toute ma vie Laurie. Je ne peux pas me permettre de découvrir quelque chose qui risquerait de bouleverser tout mon monde !
* Mouais, dit-elle, peu convaincue. Après c’est à toi de choisir : est-ce que tu veux vivre indéfiniment dans un rêve utopique mais dans lequel tu ignores tout de ce qu’il se passe dans les coulisses, ou bien vivre ici en sachant pertinemment que, quoi que tu fasses et même si tu fermes les yeux tu seras obligé de recommencer ta vie à zéro.

Recommencer à zéro. Pour faire ça, il fallait déjà avoir un passé, un présent, et un avenir. Et même ça, je croyais que je ne l’avais pas.

Je ne répondis pas à sa question, restant muette comme une carpe. Je pris encore une grande bouffée d’oxygène. De l’air, de l’air pur venant de l’extérieur. Jamais je ne m’y ferais.

* Ecoute Julia… Je pars demain midi normalement. Et si on ne se revoit pas, promets-moi quelque chose s’il te plait.

Mes yeux se tournèrent vers les prunelles verdâtres de la jeune fille.

* Une promesse ?
* Promets-moi que tu iras jeter un œil dans ce foutu dossier. Et je suis sérieuse.

Ma gorge se noua une nouvelle fois.

* Pourquoi tu insistes tant à vouloir trouver mon dossier ?, lui répondis-je, un peu sur la défensive.

Laurie se baissa à mon niveau, et posa ses petites mains délicates sur mes épaules, de telles sortes à ce que je sois bien en face d’elle. Quelque part, ce contact m’affola.

* Parce que tu as survécu à une chute qui aurait dû te tuer. Et personne, n’a signalé ta disparition, personne ne te recherche. Tu ne sais même pas d’où tu viens, ni même ton propre prénom. Ca ne te révolte pas ?
* Si… Un peu, rajoutais-je en un soupir.

Mon dossier. Si ça se trouve, toutes les réponses à mes questions sont là-dedans. Dans un simple dossier.

* Alors tu iras le chercher, et tu le liras, me dit-elle fermement.
* Mais…

Ca y est, je m’étais laissé convaincre. Cette curiosité naissante en moi, semblait être redoutable. Dans ma tête, un million de scénario se mirent en scène : j’imaginais déjà ma famille, mes amis, mes contacts… Ma vie.

* … Où sont ces dossiers ?

Laurie afficha une mine ravie. Elle avait compris que, moi aussi, finalement, j’avais bien envie de jeter un œil à ce fameux dossier.

Alors, sur le chemin du retour, la brunette m’expliqua pas à pas, ce qu’il fallait faire pour trouver le bureau des archives, et comment tromper la vigilance des infirmières. Ah cette Laurie, un vrai agent secret. Elle me quitta vers 22heures, après avoir parlé plus d’une heure de ses histoires comiques entre amis. Elle rangea correctement mon fauteuil, et partie sans un bruit. Sans elle, sans Laurie, jamais je n’aurais pensé à regarder dans ce dossier. Et j’étais loin de m’imaginer la découverte que j’allais faire…

**- V -**

Cela faisait maintenant deux semaines que Laurie avait quitté l’hôpital. Il était deux heures du matin, et je dormais terriblement mal ces derniers temps. Peut-être parce que je n’avais toujours pas fouillé dans mon fameux « dossier ». Je soupirais. Impossible de trouver le sommeil. Alors, aussi naturellement qu’il soit, je me levais, et me rendis jusqu’aux toilettes qui se trouvaient dans ma chambre, dans une pièce spéciale comme dans toutes les chambres des hôpitaux. Une fois assise sur la cuvette des toilettes, j’écarquillais grand les yeux.

Serait-ce possible ?

Venais-je de… ?

… Marcher ?

Je baissais les yeux vers mes jambes. Oui. Mes orteils, mes mollets, mes genoux… Je les sentais. Un rire heureux sorti de ma bouche, oubliant l’heure tardive, et mes voisins qui dormaient surement à poings fermés.

* Merde alors ! laissais-je échapper. Mes jambes ! Mes jambes !

Frénétiquement, je remuais les orteils, euphorique devant ce spectacle, qui me semblait être le plus beau de toute ma vie. Mais comment avais-je fais ? C’était pourtant, si simple, si banal… Etre debout. Debout, sur ses jambes.

Je me rendis ensuite vers la mini salle de bain. Habituellement, une infirmière m’installait sur un siège en plastique afin de me nettoyer le corps. Maintenant, ce temps était révolu.

Je pris une douche, pour la première fois, sans l’aide de personne. Même si certain recoins étaient oubliés, j’avais pris un grand plaisir à laver mes jambes, et mes pieds. Fétichiste ? Non, juste heureuse de ne plus être paraplégique.

Mais comment se faisait-il ? Pourquoi, là, d’un coup, mes jambes étaient en état de soutenir mon corps ? Et surtout, qu’allais-je dire à Christopher ? Pour l’instant, rien. Je profitais de cet instant qui me semblait magique, pendant près de 10 minutes. Lorsque je sortis de la douche, je sentais avec plaisir le carrelage glissant de la salle de bain sous mes pieds.

Une serviette enroulée autour de mon buste, je me rendis devant le miroir embuée afin de me regarder, heureuse comme jamais.

Mais mon sourire s’effaça en une fraction de seconde, laissant place à la peur panique : « De rien. »

Ces deux simples mots, venaient de s’écrire sur le miroir. Vous savez comme quand nous dessinons avec nos doigts, des formes sur la buée d’une vitre ? Eh bien là, c’était exactement la même chose.

Sauf que je n’avais pas touché le miroir.

La bouche entre-ouverte, je reculai lentement, tremblante. La chose… La chose était encore là. Cette « présence » qui était à mes côtés lors de mon coma. Cette « présence », que j’avais déjà ressentie auparavant. Oui, cette chose était encore là.

Serrant la serviette contre ma poitrine avec force, je fixais le miroir. « De rien. »

Mais pourquoi ? Soudain je compris. Mes jambes. C’était la « chose » qui m’avait remise sur pied. Tout comme elle m’avait aidée à bouger mes doigts, lors de ma convalescence. Un esprit, une chose, un fantôme, allez savoir comment ça s’appelle, « ça ». D’ailleurs, elle était toujours là. Je le sentais. Je ne saurais comment expliquer cette sensation. J’avais l’impression d’être observée, d’être étudiée, et dans un certain sens, je me sentais un peu moins seule.

Prenant mon courage à deux mains, je dis d’une voix tremblante :

* Qui es-tu ?

Ma voix raisonnait dans la salle de bain. Et, même si cette voix était mienne, l’écho me filait la chair de poule.

J’attendis. Une poignée de seconde plus tard, j’inspirais profondément. Une idée débile me vint en tête : et si je disais «  esprit es-tu là » ? Comme dans les films. Mais non Julia, tu n’es pas dans un film voyons. Enfin, même si ton pseudo prénom est le même qu’une célèbre actrice de cinéma. Quelle ironie.

Alors que j’allais retourner dans mon lit, une seconde écriture se forma sur le miroir. Encore une preuve que la « chose » n’était pas une de mes inventions. Je m’approchai légèrement. Un « S » majuscule se forma, tremblant. Suivit d’une autre lettre, un « A ». Sa ? C’était quoi, « Sa » ? Je fronçais les sourcils. Il restait une lettre. Celle-ci mit du temps à se former. C’était comme si, la « chose » avait du mal à écrire.

Un « M ». Les trois lettres réunies formaient un prénom. Sam. Une seconde vague de frisson me parcourut. Non seulement je parlais à quelqu’un qui n’était pas matériellement présent dans cette pièce, mais en plus, cette personne me répondait. Sam. Mon cœur fit un bond. Mon dieu. Mais qu’est-ce qu’il se passait ? Etait-ce une blague ? Mais comment quelqu’un aurait pu écrire sur la buée du miroir, alors que personne n’était dans cette pièce ?

J’inspirais profondément.

* Sam. Tu t’appelles Sam alors.

Si cette « chose » était bien présente dans cette pièce, quelque chose en revanche était sure : c’était elle qui m’avait aidée depuis le début. Et maintenant, c’était grâce à Sam que je pouvais marcher.

C’était donc ça, le « De rien ». Il m’avait rendu mes jambes. Et je l’avais remercié.